

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (2002)
Heft: 60

Artikel: Jean Louis Rousseau, fils naturel de Jean Jacques Rousseau, par Monsieur Vincent, avocat, à Amsterdam, aux dépens de l'auteur, MDCCLXII
Autor: Vincent, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JEAN LOUIS ROUSSEAU, FILS NATUREL
de JEAN JACQUES ROUSSEAU, /
PAR MONSIEUR VINCENT, Avocat, A AMSTERDAM, AUX
DEPENS DE /
L'AUTEUR, MDCCLXII.

Vous exigez de moi, Madame, que je vous envoie la relation des mes voyages & vous me promettez de la lire entièrement. Avez vous bien songé à l'engagement que vous voulez contracter ? vous ignorez peut être, qu'un philosophe ne parcourt pas le monde comme nos jolis seigneurs; qui de retour chez eux, savent seulement qu'en Angleterre les femmes sont belles, fades en Hollande, fières en Espagne, simples & toutes rondes en Allemagne; emportées en Italie, sottes à Moscou, esclaves en Turquie.

Un philosophe voyage bien autrement, souvent il quitte une ville, pour aller au milieu des précipices étudier la nature. Son unique occupation est de chercher à connoître les usages, les caractères & les loix des différentes nations chez lesquelles il se trouve. Par exemple si je fesois mention des Russes je vous dirois qu'ils ne sont point aussi braves que nos historiens les représentent, que malgré les sciences qu'ils paraissent cultiver ils sont toujours superstitieux & grossiers; que le Czar dont on fait un Marc Aurèle ressemble tout au plus aux premiers législateurs, c'est à dire, qu'il ne fut qu'un barbare qui en polissa d'autres. Si je vous parlois des Turcs, je vous dirois que ce peuple n'est plus que l'ombre de ce qu'il étoit autrefois. Je chercherois la cause des sanglantes révolutions qui arrivent souvent dans cet Empire; je comparerois leur gouvernement, leur politique, leurs mœurs à celles de leurs ancêtres: si je disois quelque chose des femmes, ce ne seroit que pour vous les représenter rampantes devant des monstres & uniquement faites pour les plaisirs de l'homme.

Ce que je vous raconterois de l'Egypte ne vous plairoit pas davantage. Des deserts autrefois habités, des villages où jadis il y avoit des villes, des pyramides dont le sommet se perd dans les cieux, un lac capable de contenir l'Océan dans son sein: voilà,

Madame, les choses dont je vous entretiendrois. Avouez qu'une jolie femme s'ennuieroit en lisant un pareil ouvrage.

Je pense donc que l'histoire d'un jeune homme que je rencontrai en Egypte, vous convient mieux que les rêves d'un philosophe; elle contient des faits singuliers & extraordinaires; d'ailleurs le nom seul du héros est capable de vous intéresser.

Je viens de vous dire, Madame, qu'il se trouve en Egypte un lac capable de contenir l'Océan. Cet ouvrage immense n'a point jusqu'à présent excité la curiosité de nos voyageurs, soit qu'ils se figurassent que les merveilles qu'on débitoit touchant ce lac, ne fussent que des fables, ou plutôt comme il y a lieu de croire parce que les dangers auxquels il falloit s'exposer les effrayoit. Plus hardi qu'eux je formai le dessein de pénétrer jusques-là, & même de découvrir (si la chose étoit possible) ces douze palais dont on parle, ouvrage qui étonne par sa grandeur.

Comme il y auroit eu de la témérité, à entreprendre seul un pareil voyage, je fus trouver le gouverneur du Caire, pour lequel notre ambassadeur à la Porte m'avoit donné des lettres de recommandation. J'en fus fort bien reçu, & il me promit une escorte, pour m'accompagner dans les déserts qu'il me falloit traverser.

Ce bacha ayant remarqué que j'étois François, me parla du Comte de Bonneval auquel il avait succédé. Il me dit qu'il avait été son ami & me raconta plusieurs traits, qui caractérisent le génie & la fermeté de ce grand homme.

Après avoir séjourné quelques jours au Caire, j'en partis avec vingt Jannissaires commandés par un Aga. A quelques distances de la ville, je passai ma petite troupe en revue. J'aperçus un jeune homme, dont les façons peu turques me frappèrent. Il paroissoit confus lorsque que je le regardois & ma présence sembloit l'importuner. Surpris de son embarras, je l'examinai avec plus d'attention & et je crus reconnoître dans ses gestes & ses manières quelque chose qui approchoit nos mœurs.

Etant arrivés au lieu où nous devions coucher, je le fis venir dans ma chambre; il parut devant moi tout interdit & je vis des larmes couler de ses yeux. Qui peut occasionner la douleur où je vous vois, lui demandai-je, en langue Arabe ? je m'intéresse à votre sort, parlez, vous me voyez prêt à vous obliger. Cet infortuné

jeune homme n'osa d'abord me répondre. Il craignoit de rencontrer mes yeux; mais ayant redoublé mes instances, il se jeta à mes genoux & me dit en fort bon François, qu'il étoit suisse. Vous suisse, par quel hazard vous trouvez vous dans ces lieux, quel est votre nom, quelle est votre famille ? Jean Jacques ma donné l'être, me répondit il. Rousseau ce fameux Citoyen de Genève est votre pere ! lui même n'a donc pas pris soin de votre éducation; ses mains paternelles n'ont surement point dirigé les premiers pas de votre enfance. Il a fait plus, Monsieur, me répondit il encore; j'ai toujours été sous ses yeux jusqu'à ce que jaye été marie. Tout ce qu'il disoit augmentoit ma surprise. Curieux de savoir, comment un enfant élevé par Jean Jacques, étoit devenu Mahométan; je le priai de me raconter ses aventures. Il ne se fit pas presser & me parla ainsi.

Monsieur si vous avez lu la nouvelle Héloïse vous devez vous resouvenir de St.Preux, le héros de ce livre, Rousseau sous ce nom a décrit une partie de ses aventures. Vous vous rappelez sans doute aussi que Julie accoucha d'un faux germe, Rousseau ne trouva pas toujours des femmes aussi mal constituées. Obligé de s'éloigner d'auprès de sa maîtresse il se retira dans un village du canton de Berne ou il y avoit une jeune fille qui ne vouloit cesser d'être vierge que dans les bras d'un sage; Rousseau fut l'heureux sage sur qui elle jeta les yeux & je suis le malheureux fruit qui provint de leurs amours.

Mon père fut si content d'avoir fait son semblable, qu'il s'attachait tout à fait à ma mère; il oublia sa Julie & donna tous ses soins à mon éducation. Il ne suivit point en cela la coutume de ses ancêtres, il se forma un plan lui même & semblable à ces médecins, qui ne rougissent point de sacrifier des malheureux, pour faire l'épreuve d'un remède inconnu; il fit sur moi l'essai de la nouvelle méthode dont il vouloit que les hommes se servissent pour élever leurs enfans. Il obligea ma mère qui étoit d'un tempérament foible & délicate à me nourrir. Qu'arriva-t-il ? Sa santé s'affoiblit peu à peu, bientôt elle devint languissante & mon père la vit mourir, sans vouloir permettre que je fus allaité, par d'autres que par elle.

Resté seul, il ne fut point chercher sa voisine pour prendre soin de moi. Il me sévra lui même & fit une espèce de pâte avec la qu'elle il me nourrissoit. Qu'il faisoit beau le voir ! lorsqu'au sortir de ses occupations, il venoit me trouver, pour me bercer, me changer, me laver enfin faire tout ce que les nourrices font aux enfans.

Lorsque j'eus six mois il me conduisit dans une prairie, qui étoit à l'extrémité de son jardin. C'étoit la qu'il me portoit tous les jours, pour me faire faire, disoit il, mes premières exercices. Abandonné à moi même, sans guide, sans soutien, je me roulois fur l'herbe & marchant sur les jambes et les mains, j'allois me mêler parmi des agneaux, qui paissoient à côté de moi.

Si dans cette âge, j'avois été capable de réflexion, qu'aurois-je pensé de l'humanité de mon père. Puisque tu m'élève, lui auroi-je dit, comme les animaux; viens donc avec moi te rouler sur l'herbe & marcher à quatre pattes. Ces foibles brebis n'accompagnent elles toujours leurs petits, ne vont elles pas au devant de leurs besoins ? que dis-je, peux tu leur être comparé ? bien loins de degrader leur espèce, elles l'élèveroient, si la chose étoit en leur pouvoir.

Dans le commencement, J'en fus quitte pour me casser le nez & me meurtrir le corps; mais ayant placé à faux une de mes mains, je me démis l'épaule gauche. Aux cris que je jetois, mon père accourrut & s'appercervant de l'accident qui m'étoit arrivé, me transporta à la maison.

Il eut pu me faire guérir aisément, s'il eut envoyé chercher le chirurgien du village, mais par malheur pour moi, le chirurgien étoit aussi médecin. Mon père qui avoit ces derniers en horreur, on ne seait pourquoi, aima mieux que je devinsse bossu plutôt que de permettre à un pareil homme de me traiter.

Pour m'apprendre à lire, il n'eut pas recours aux moyens que le sage Loke à enseigné, ils étoient trop simples; d'ailleurs un homme aussi singulier que lui, n'aime point à marcher dans un sentier battu: de concert avec ma maraine, il me fit tenir un billet, par lequel on m'invitoit a colationer; n'ayant pu le lire, je fus privé du plaisir d'aller chez la personne ou j'étois attendu.

Peu de jours après je reçus un billet semblable. Après m'être bien fatigué, pour pouvoir le déchiffrer, je m'avisai de compter les mots. Si ce billet, dis-je en moi même, m'invite encor a colationer; ceux qu'on m'envesra dans la suite lui ressembleront, ainsi en comptant comme je viens de faire & trouvant la même quantité de mots, je ne manquerai pas de me rendre dans le lieu ou l'on m'attend. Je n'eus pas plutôt fait cette petite combinaison, que je fus le rendre à mon père, en lui disant que je ne pouvois le lire. Tant pis pour vous, me répondit il, car vous étiez invité à manger de la crème. Je partis fâché, mais dans le fond du cœur je me réjouissois du tour que je me préparois à jouer.

Le lendemain mon père ne manqua pas de me faire tenir un billet. Je comptai les mots, mais le nombre n'y étoit pas. Quelques jours après j'en reçus un autre je comptai encor, & je trouvai ce que je cherchois. Joyeux de cette découverte, je sortis de la maison sans être vu & me rendis dans l'endroit où j'étois invité. Mon père surpris de ne plus me voir, fut me chercher dans le village. En passant devant la maison de sa commère, il m'y aperçut mangant du gateau. Il crut pour lors que j'étois venu à bout de lire le billet, il s'avança avec précipitation vers moi & me serrant dans ses bras, il m'appella son fils, & prédit que je serois quelque jour un grand homme.

De retour au logis, il voulut savoir de quelle façon je m'y étois pris pour lire le billet. Je lui dis tout simplement ce que j'avois fait. Il parut piqué de ce que je l'avois trompé & pour me jouer à son tour, il changea les billets & me les fit tenir par différentes personnes.

Avec toutes ces précautions, mon père ne put jamais m'apprendre à lire, la chose étoit au dessus de ma portée. Effectivement, comment vouloit il que sans le secours de personne, je vins à bout de distinguer les lettres, d'en composer des mots, & de leur trouver un sens ! n'étoit-il pas plus difficile d'apprendre tout cela, que de comprendre les fables de la fontaine, qu'il regardoit cependant comme une étude trop pénible, pour des enfans encor plus âgés que moi ?

Vous imagineriez vous quel fut le livre qu'il me remit entre les mains, lorsque la raison eut commencé a m'éclairer ? ce ne fut ni

Buffon, ni Aristote, ni les mœurs; pas même l'Evangile, mais Robinson Crusoe. Il fit exprès le voyage de Genève pour acheter ce précieux livre. Je pris tant de gout à le lire que je m'imaginai bientôt être un petit Robinson. Je me figurai que le jardin de mon père étoit une isle, j'y bâtis une cabanne, je l'entourai de Roseaux & je m'habillai à la Robinson. Mon père en me voyant faire toutes ces choses s'extasioit. A travers la peau qui me couvroit, il appercevoit le grand homme. Il étoit cependant fâché de ce que je m'étois fait un parasol.

Deux troupes de païsans jouèrent un jour aux barres dans la campagne. Le parti victorieux ayant fait un prisonnier, vint l'enfermer dans ma cabanne. Pendant ce temps-là je lisois à l'autre bout du jardin Robinson. J'en étois précisément à cet endroit où Vendredi fut délivré. Je n'eus pas plutôt appercu les païsans que je les pris pour des Sauvages & leur captif pour Vendredi. Furieux je saisis mon petit fusil & lache le coup sur toute la troupe, qui effrayée se sauve à travers les champs & abandonne le prisonnier. Aussitôt je cours à lui & coupant ses liens je le prens par la main & l'amène à mon père, qui me blama fort de l'action que je venois de Commettre. Cela me surprit, puisque je n'avois fait que ce que j'avois lu dans Robinson, qu'il m'avoit donné pour modèle.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je vous racontois les moyens dont il se servit pour m'apprendre à marcher & me rendre plus leste qu'un sauvage. Vous croiriez qu'il avoit envie de faire de moi un animal extraordinaire, pour me montrer dans toutes les cours de l'Europe.

Je passe sous silence plusieurs années peu interessantes, pour venir à cet age, où il devoit me reveler de grands mystères. Il me fit venir dans son cabinet, lieu qui jusqu'alors m'avoit été interdit comme à un profane. En entrant je le trouvai assis sur une chaise de paille. Trois livres composoient sa bibliothèque. Au dessus de la porte étoient gravés ces mots. Les savans ont soutenu que les sciences augmentent le bonheur de l'homme. Moi je soutiens qu'elles ont causé tous les maux qui sont repandus sur la terre. Jusqu'à présent l'on a cru que l'être suprême avoit créé l'homme à son image & que la raison lui fut donnée par cet être, comme un flambeau propre à lui faire connoître le prix de son existence & la

différence qu'il avoit mis entre lui & les autres animaux. Moi J'ai placé l'homme sur la terre sans aucune marque distinctive, je l'ai fait marcher dans les forets au milieu des ours: d'abord je l'ai fait plus bête qu'eux; mais j'ai trouvé le moyen de lui faire dérober l'instinct des autres animaux, dont j'ai composé ce que nous appellons aujourd'hui raison. Après avoir fait l'homme, il étoit juste de lui enseigner comment il faut vivre; c'est à quoi je travaille maintenant.

Vis-à-vis de l'endroit où ces mots étoient gravés, l'on voyoit le portrait de mon père: à sa droite étoit Diogène dans son tonneau. L'on appercevoit cet insensé, qui soufflant dans ses doigts, s'efforçoit de persuader au peuple qu'il avoit chaud.

A sa gauche étoit hipparquia, mon pere ne pouvoit se lasser de l'admirer, il l'élevoit au dessus des Cornelies; parcequ'elle avoit eu le courage d'abandonner tous ses biens, pour s'attacher au gentil & charmant Cratès.

Mon père après m'avoir fait examiner ces tableaux, me fit asseoir sur un modeste tabouret, & me raconta l'histoire de sa vie. Je fus fort étonné d'apprendre, que dans sa jeunesse il n'avoit pas vallu grand-chose. Ce seroit bien là le moment de badiner sur son compte: mais je respecte trop la vertu pour la tourner en ridicule & c'en est une sans doute que d'avouer ses fautes.

A peine eut il cessé de parler de lui, que sa chaise trembla, je crus voir dans sa personne quelque chose de divin. Ses yeux étoient sans cesse fixés sur les miens: il me regardoit avec un air de complaisance; enfin après avoir gardé quelque tems le silence, il le rompit & parla de la sorte. Jean Louis mon fils bien aimé tu entre maintenant dans ta dix-huitième année. Le tems est venu où tu dois être instruit de tes devoirs envers ton créateur, c'est ce que je vais t'enseigner, quoique je ne le sache pas trop bien moi même.

A cet endroit j'interrompis mon père. Quoi ! lui dis-je, dois-je quelque chose au créateur ? pour quoi avoir attendu si longtems pour me l'apprendre ? que va-t-il dire, que pensera-t-il de mon ignorance ? jeune téméraire, me répondit-il, sachez que Dieu s'embarrasse fort peu des hommages de vos pareils. Comme il ne songe gueres aux enfans, il ne veut pas non plus qu'ils s'occupent

de lui; d'ailleurs je me charge de tout, ainsi laissez moi faire, ne craignez rien & restez tranquille. Il prononça ces mots avec tant de fermeté, que je n'osai répliquer, je baissai humblement la tête & sans l'interrompre, j'écoutai attentivement ce qu'il avoit à me dire.

Il parla avec enthousiasme des différentes religions, mais il m'en fit un portrait si affreux, qu'il ne m'inspira que du mépris pour elles & bien loin d'éclairer mon âme, il fit naître dans mon cœur, un doute pis cent fois que l'ignorance dans la qu'elle j'avois veçu.

Je ne pouvois concilier la liberté qu'il me laissoit de choisir une religion, avec les avis qu'il donnoit aux hommes de suivre celle de leurs pères & de la pratiquer de bonne foi; car, disoi-je en moi-même, où il croit que c'est un bien de suivre la religion de son pays, ou il pense que c'est un mal. Si c'est un bien, pourquoi me laisser la liberté du choix, pourquoi ne pas me dire ! Jean Louis, prie Dieu comme tes pères, ils sont dans la bonne voie: si au contraire c'est un mal pourquoi engager les autres à le faire ?

Je n'étois pas moins surpris de voir l'idée qu'il s'étoit formé de la vertu, elle ressembloit presque au fanatisme. On dit que Newton ne prononçoit le nom de Dieu qu'avec respect & recueillement, mon père ne pouvoit parler de Brutus sans entrer dans l'enthousiasme. Je l'ai vu quelque fois s'écrier comme s'il eut été au milieu des sénateurs qui poignardèrent César. Courage ! Brutus, ne crains point de percer ce monstre: tu hésite, la nature te parle, lache: ose tu bien l'écouter ? n'entends tu pas la patrie qui t'ordonne de frapper ? mais que vois-je ! tu devance les conjurés. César qui te reconnoit te nomme envain son fils, il tombe a tes pieds: il expire. O patrie quel est ton pouvoir sur un cœur vertueux

Quoique fils de Rousseau, je ne pouvois regarder ce Brutus comme un grand homme; au contraire je l'avois en horreur & j'osai même dire ce que j'en pensois, qu'a fait Brutus, lui demandai-je pour mériter votre admiration ? je ne vois en lui qu'un lache, un parricide, un homme faux & sans vertu. Mon père ne me laissa point achever, je crus qu'il m'alloit immoler aux manes de son Brutus, mais en me sauvant je lui épargnai un crime.

Il regardoit la philosophie comme quelque chose de pernicieux: accoutumé à prendre tout du mauvais côté il jugeoit d'elle, par la

conduite de quelques malheureux qui avoient usurpés le nom de philosophes¹, pour donner plus de poids à leurs pernicieuses maximes. Devoit-il la chercher chez des hommes de cette trempe ? Helvétius, & vous Dalember, & Diderot, vous, dont les écrits ne respirent qu'humanité, qui déclamez sans cesse contre les célibat, qui non seulement aimez votre patrie, mais encor tous les hommes, Rousseau ne vous à donc pas fréquenté, où s'il à vécu avec vous pourquoi décrie-t-il la philosophie ? La raison en est bien simple, c'est que Rousseau n'est pas philosophe.

Un homme du caractère de mon père devoit se méfier de l'amour. Cependant il regardoit cette passion comme la seule qui convient à un honnête homme. Lorsque mon tempérament fut tout à fait formé, il fut le premier à la faire naître dans mon cœur, & pour couronner son ouvrage, il se donna la peine de me chercher une femme; soin vraiment digne d'un père, & qui feroit honneur à Rousseau, si dans cet occasion il eut cessé pour un instant d'être singulier.

Dans un hameau voisin de nôtre village, vivoit en paix avec sa femme un honnête suisse: Depuis trente ans, il cultivoit un petit jardin qu'il avoit hérité de ses pères; bien différent en cela de compatriotes qui parcourent le monde pour aller tuer des hommes avec lesquels leur pays n'a Jamais eu aucun démêlé. Une jeune fille faisoit leur unique amusement, elle étoit si belle que tous les

¹ Quoique ce nom ait été prodigué de nos jours à des hommes qui ne le meritoient pas, la philosophie n'en est pas moins respectable. Ce n'est point à elle qu'il faut attribuer les abus qui se sont introduits dans nos mœurs: Elle a toujours enseigné à reverer les dieux et les loix. Jamais un homme sensé, n'accordera le non de philosophe à Aristote, au cinique Diogene à l'infame Crates, enfin à tous ces beaux esprits, qui croyant prendre la nature pour guide, s'en écartent sans cesse; mais Socrate buvant la ciguë, Platon instruisant les rois, Epicure pratiquant la vertu, Descartes continuant d'éclairer le monde au milieu des persécutions, corneille content de sa propre grandeur, méprisant l'envie et dédaignant la faveur des grands, enfin Newton après avoir donné une nouvelle forme à l'univers, toujours simples dans ses mœurs, toujours aimant les hommes, toujours aimant son Dieu, voilà les vrais sages, voilà ceux qu'il faut appeler philosophe. [Note de Vincent]

jeunes gens du village s'empressoient à lui plaire; mais par malheur la petite cruelle s'étoit gâté l'esprit en lisant des romans, elle vouloit un homme qui ressembla pour le moins aux Héros de Clélie: jugez à près cela, si des suisses de village pouvoient faire quelque impression sur son cœur.

Ce fut sur cette jeune fille que mon père jeta les yeux pour en faire ma femme. Il trouva le moyen de me la faire aimer, en me parlant sans cesse de la félicité que goutent deux cœurs bien unis. O ! mon fils, me disoit-il, est-il rien de comparable au bonheur d'un homme, possédant une femme, qui n'aime que lui seul. Leurs ames confondues semblent n'en faire qu'une, rien ne peut les séparer, la misère ne fait que serrer les liens qui les attachent, & s'il en étoit besoin on les verroit traverser les mers pour aller dans quelque isle déserte se cacher aux yeux des autres hommes².

Après qu'il eut disposé mon esprit en sa faveur, il me conduisit chez elle. Je fus réellement frappé de la beauté de cette jeune fille, sa figure étoit si touchante qu'on ne pouvoit la regarder sans s'attendrir. Son maintien étoit sage, ses yeux languissants annonçoient la situation de son ame; cependant lorsqu'on l'examinait attentivement l'on appercevoit quelque chose de sinistre repandu sur tout son visage.

Je ne vous ennuirai point, Monsieur, en vous racontant ce que je fis pour lui plaire. Je vous dirai simplement qu'après bien des façons elle m'avoua que j'étois l'heureux mortel que son cœur cherchoit depuis longtemps. Je voulus tirer parti de cet aveu, mais il fallu me contenter de baiser sa robe & sa main.

Mon amour tout grand qu'il étoit, ne me fit point oublier ce que je devois à mes semblables. Mon père (je le dis à sa louange) m'avoit appris à les aimer; & si quelquefois j'ai repandu mes bien faits dans le sein des malheureux, c'est par ce que lui même m'en avoit montré l'exemple.

En passant devant la cabanne d'un berger pour me rendre chez ma maîtresse qui nous attendoit, nous entendîmes des cris aigus; nous nous arrêttames pour voir ce que ce pouvoit être, nous

² Ce n'est point la de l'amour c'est une maladie qu'il faut guerir avec de l'elle bore. [Note de Vincent]

apperçumes sur un monceau de paille un viellard prêt à expirer; à ses côtes étoit une jeune fille qui s'efforçoit de lui donner tous les secours possibles: d'une main elle soulevoit sa tête: de l'autre elle tenoit une jatte de bois remplie d'eau qu'elle vouloit lui faire boire. Le Viellard étoit sensible aux peines qu'elle se donnoit; il paroissoit n'être occupé que de l'état où cette jeune fille alloit être réduite, & avant d'expirer, sa voix presque éteinte, ne se fit entendre que pour prier le ciel qu'il recompensa sa pitié.

Touché de ce que je voyois, je m'avançai vers eux & tirant de ma poche un flacon de Liqueur, je l'approchai de la bouche du Viellard. Ma présence le surprit un peu, il me regarda, puis regarda la fille, & rendit les derniers soupirs dans nos bras.

Dans ce moment la jeune fille ne fit point retentir l'air de ses cris, ses mains n'arracherent point ses cheveux. La vraie douleur est muète, & réside dans le cœur. Un soin plus pieux, plus important l'occupe; elle ne songe qu'à rendre les derniers devoirs à son père; elle lui ferme les yeux, elle ôte le mouchoir qui couvroit sa gorge, seul linge qui se trouva dans la maison, & le pose sur la tête du Viellard. Puis se retirant aux pieds du cadavre elle s'aseoit & se couvre les yeux avec ses mains. Mes expressions ne peuvent suffire pour bien rendre l'attitude de cette jeune fille. Figurez vous pour un moment ces tombeaux, sur lesquels on a représenté l'humanité versant des pleurs, & vous n'aurez encor qu'une foible idée d'un tableau aussi touchant.

Les secours que nous fumes obligés de donner à cette infortunée nous conduisirent bien avant dans la nuit. Nous ne pûmes nous rendre chez ma maîtresse que le lendemain. Qu'elle fut ma surprise, lorsque je vis qu'elle me recevoit froidement ! je pensai me désespérer, mais m'armant de fierté je lui dis cavalièrement; n'attendez pas, Mademoiselle, de trouver en moi un homme assez épris de vos charmes pour oublier ses devoirs, ces paroles prononcées d'un ton de Héros m'attirèrent ses regards, elle s'imagina entendre parler Orondate. Je profite alors de cet heureux moment pour lui raconter ce qui nous étoit arrivé la veille. Je rendis l'histoire encor plus touchante; elle s'attendrit: ses idées romanesques se reveillèrent, & elle ne vit plus en moi qu'un homme digne de son attachement.

Quelque tems a près, l'on nous Maria ensemble, ma chère femme fit la sottise la première nuit, mais mon père l'ayant instruite de ce qu'elle devoit faire, je la trouvai plus raisonnable le lendemain. J'avourai que je passai des momens délicieux, *Silvie*³ se comporta en vrai Héroïne de Roman, qui après bien des traverses oublie tous ses malheurs dans les bras de son amant. Sans cesse elle me pressoit dans les siens je ne pouvois suffire a toutes ses caresses, le sommeil fut seul capable de les interrompre mais non pas pour longtems.

A peine le soleil commençoit il à paroître que je m'éveillai. La chaleur du jour jointe à celle de nos corps, nous avoit fait mettre à l'écart nos convertures. *Silvie* toute nue offrit à mes regards jusqu'à ses appas les plus cachés, je les considerai les uns après les autres. Echauffé par tout ce que je voyois je ne pus m'empêcher de lui donner un baiser, elle se reveilla & son revoit r'amena nos plaisirs. Tel dans cet âge d'or (s'il à jamais existé) l'on nous représente nos premiers pères, qui éveillés par le chant des oiseaux, donnoient leur premiers soins à l'amour.

J'aurois sans doute été le plus heureux des hommes, si ma femme fut toujours resté la même; mais comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire les romans lui avoient gâté l'esprit. Elle vouloit qu'un mari fut sans cesse à ses côtés, & qu'il n'eut des yeux que pour elle. Quoique je l'aimasse beaucoup je ne jugai pas à propos de me conformer à ses caprices, elle crut pour lors que je la méprisois: bientôt la jalousie s'empara de son cœur, enfin la tête lui tourna au point que ses parens furent obligés de l'enfermer.

L'accident arrivé à ma femme pensa me desesperer peut être s'écrois-je devenu fol, si je n'avois pris le parti de voyager. Je me r'appellai dans ce moment ce que mon père m'avoit dit des différentes Religions, & sur le champ je formai le dessein de les connoître par moi même. J'ai visité les différentes sectes qui se trouvent dans le christianisme; j'ai aussi conversé avec des Juifs, mais j'ai trouvé dans ces deux Religions des mystères que je ne pouvois comprendre: enfin après avoir par couru toute l'asie, & examiné le culte des Mahométans je l'ai trouvé plus conforme à

³ Nom de la femme de Jean Louis. [Note de Vincent]

ma façon de penser, & à la manière avec laquelle j'avais été élevé. Une Religion, ais-je dit en moi même, qui ne m'offre que des plaisirs, approche plus de la nature, que celle qui ne n'ordonne que des souffrances: Or mon père ma toujours dit qu'il falloit se r'approcher de la na nature; je ferai donc bien en me fesant Mahométan⁴. Voilà, Monsieur, le motif qui ma déterminé à embrasser cette Religion, si j'ai péché, ce n'est point ma faute, mais celle de celui qui a pris soin de mon éducation.

Pour faire revenir ce jeune homme de son erreur, je n'eus point recours aux raisonnements dont se servent nos théologiens, je ne parlai même pas de nos miracles. J'employai un moyen plus simple. Vous aimez sans doute votre patrie lui demendai-je ? vous savez que je suis suisse me repondit-il avec vivacité & vous me faite une pareille demande. De grace repri-je, ne vous mettez point en colère, puisque vous aimez votre patrie, vous devez savoir en quoi consiste cet amour. Il consiste si je ne me trompe à repandre son sang pour elle si elle le requiert, a maintenir ses loix & à rester attaché aux usages & aux coutumes de ses peres. Tels étoient les romains, tant que cette vertu fut gravée dans leur cœur. Mais vous qui avez foulé aux pieds toutes les loix de votre pais, comment osez vous dire que vous l'aimez. Je n'eus pas dit ces mots, que le jeune homme se jetta à mes genoux. Vous venez de m'éclairer me dit-il, rendez moi Monsieur, à ma patrie, je veux devenir son plus fidet sujet & lui faire oublier mes fautes en versant mon sang pour elle. Je lui promis de faire ce qu'il exigeoit de moi, J'ai tenu ma parole, Madame & j'ai été assez heureux pour avoir obligé un honte homme.

FIN

⁴ Il faut faire attention que c'est le fils de Rousseau qui raisonne. [Note de Vincent]